

Récit du naufrage du navire *l'Heureuse* et de l'odyssée des naufragés (Septembre 1769 – février 1770)

Archive de la Médiathèque des Ursulines à Quimper, fonds Du Dresnay des Roches. Q12 H, folio 190.

Document transmis par Madame Sandrine Koullen responsable des collections patrimoine à qui je dois tant ... à nouveau merci.

C'est le troisième document publié relatif à ce naufrage (tous répertoriés à l'année 1769), et le mieux renseigné.

Par ailleurs, un récit de ce naufrage a été publié en 1899, dans *Les aventuriers de la mer : tempêtes, naufrages, révoltes, hivernages*, par Constant Améro, ouvrage disponible sur Gallica.

Principales circonstances du naufrage du navire particulier *l'Heureuse* arrivé la nuit du 5 au 6 septembre 1769, et de ses suites jusqu'à l'arrivée de tout l'équipage à Foulpointe [Foulepointe] le 17 février 1770.

==

Jeudi 30 août - Nous avons parti de l'Isle de France le 30 août. Je fis faire la route qu'on prend ordinairement pour aller dans l'Inde ; mais résolu sur moi-même de profiter des occasions qui pourraient l'abrégier, ayant à aller dans le Bengale dans une saison déjà trop avancée. En conséquence, étant encore à environ 25 lieues de la côte de Madagascar, vers les 14 degrés de latitude, je pris le parti de faire valoir la route, le vrai N-NE. Les vents de Sud qui soufflaient alors m'incitèrent à prendre cette route qui est assez saine sur les cartes. Je me proposais après avoir reconnu quelques-unes des îles de cet archipel, telles les Séchelles [Seychelles] ou autres bien connues, de doubler la ligne au Sud des Maldives, ce qui était d'une grande conséquence pour abrégier la traversée. Je ne pus cependant pas la tenir longtemps, les vents étant passés à l'Est Sud-Est, je fus forcé de porter beaucoup plus vers le Nord. Cette route nous fit découvrir le mardi 5 septembre les îles de Jean de Novo, dans le Nord à nous, à deux heures après midi. Je fis côtoyer la partie occidentale, à demi-lieue des récifs. Je remarquai qu'ils étaient éloignés de terre d'environ une lieue, avec beaucoup de roches fort hautes, parsemées dans leur enceinte. Les îles sont basses, quelques mondrains dont deux en forme de table, dans la partie du Nord-Ouest. Vers les 6 heures du soir, la terre la plus Nord de ces îles nous restait, si ma mémoire me sert, à l'Est, quart Nord-Est du compas. Je fis porter alors au Nord-Ouest, pour nous tirer des roches et prendre la route ordinaire, car les récifs que je voyais bordant ces îles, m'avaient ôté l'envie de traverser l'archipel. Comme j'étais à regarder avec les principaux officiers sur les cartes si cette route du NO ne nous approchait pas de quelque terre, le sieur Mille, passager, apporta une carte de cet archipel, nouvellement dressée sur les observations de 1756. Nous vîmes sur cette carte des îles marquées dans la partie où nous faisons route, ce qui nous détermina, d'un commun avis, à la changer et de porter au Nord-Est quart Nord. Voilà qui nous a perdus. Au coup de minuit, on eut brisants sous le vent, et comme la nuit était obscure, nous n'en étions pas à une encablure. On vient du lof sur tribord, les vents Sud Sud-Est, dans le temps qu'on rangeait les voiles, on eut encore brisants devant nous. Je jette la sonde et trouve 15 brasses, fond de roches. La commune voix porte¹ de virer de bord tout de suite pour nous tirer de ce pressant danger, ce que nous tâchons d'exécuter en prenant vent devant ; mais me défiant de la réussite de cette manœuvre, à cause que le navire n'était pas trop appuyé, je fis préparer les manœuvres pour virer vent arrière en profitant de la première arrivée, s'il manquait à prendre vent devant : ce qui arriva et nous virâmes assez promptement vent arrière. Les voiles n'étaient pas encore rangées à demeure sur l'autre bord (Nous portions Sud-Ouest) que nous nous trouvâmes à milieu des brisants, à ne pouvoir nous en tirer ; la rapidité du courant sur les hauts-fonds qui portait du Nord vers l'Ouest, contribua beaucoup à nous y jeter dessus. Le navire creva dans

¹ Ni *commune*, ni *voix*, ni *porte* ne sont certains.

son flanc à la troisième secousse ; chaque lame le faisait néanmoins franchir quelques roches, de sorte qu'en moins de six minutes, il se trouva sur un fond plus uni, et la mer plus tranquille quoiqu'encore fort houleuse, échoué et plein d'eau jusqu'à mi-entrepont, le gouvernail sauté, et partie de l'arrière fracassée. Revenu du premier étonnement, on parle de mettre le canot à la mer, avant que la mâture en tombant nous mit hors d'état de le faire, le navire donnant encore par intervalles de violentes secousses ; et, de crainte qu'une partie de l'équipage ne s'en emparât, le Sr Pichard pour prévenir tout événement m'incita à le garder moi-même, comme la personne sur laquelle un chacun de nous avait le plus de confiance. Il annonça la chose à haute voix, pour éviter d'en venir à l'extrémité vis-à-vis des gens désespérés ; d'autant mieux qu'il n'était encore qu'une heure et demie du matin, et nous ne savions où nous étions. Je trouvai la chose fort à propos, et n'hésitai pas un instant à sauter dedans. En attendant le jour on embarque les choses les plus nécessaires selon la circonstance, et ce qu'on pouvait sauver en biscuit et boissons. Enfin le jour parut, et on ne découvre aucune terre nulle part, fors un petit banc de sable que je vis de dedans le bateau, comme plus près de la superficie de la mer ; dans le Ouest Sud-Ouest à nous, à une demi-lieue distant. Je l'annonce et cela rassure un peu l'équipage. Le jour fait, nous nous voyons entourés d'une chaîne de récifs qui prolongeaient une lieue dans le Sud, et delà remontaient dans NNO sans briser. Dans la partie de l'Est les brisants prolongeaient dans le Nord $\frac{1}{4}$ Nord-Est à perte de vue. La distance de l'intérieur du récif d'un bord à l'autre selon la ligne d'Est et Ouest, était d'environ une bonne lieue.

On parle cependant de s'embarquer pour aller sur l'îlot dont j'ai parlé ; trois hommes partent dans une petite pirogue que nous avons, et vingt-quatre dans le canot. Nous abordons à cet îlot, la plus grande partie saute à terre, contents d'avoir échappé à une mort qu'ils avaient cru inévitable dans la nuit ; et moi je faillis perdre toute espérance, voyant le peu de ressource que pouvait nous être un banc de sable de 50 toises de long au milieu de la mer. Nous poussons au large pourtant après avoir mis à terre tout ce qu'il y avait de vivres et autres [*illisible*] dans le canot, pour aller à bord du navire prendre le reste du monde. Un morne silence régnait parmi nous, moi, abîmé dans une confusion d'idées toutes plus accablantes, qui s'entrechoquaient dans ma tête, je voyais d'un côté l'impossibilité de pouvoir subsister sur cet îlot assez longtemps pour allonger notre bateau, (c'était la seule ressource) faute de la chose la plus nécessaire à la vie qui est l'eau douce ; de l'autre, la petitesse de ce même bateau, le seul que nous avons, joint à l'éloignement des terres où nous pouvions aborder alors, nous mettait dans l'impossibilité de prendre le parti de nous sauver avec. Je craignais d'ailleurs une émeute générale pour l'enlèvement du canot, quelques paroles que j'avais entendues me confirmaient la chose. Ces tristes réflexions travaillaient mon esprit, quand un quelqu'un me demande s'il n'y avait pas quelque île voisine dans le nord, à quoi je répondis que je n'en savais rien. Peu de temps après, soit par quelque pressentiment surnaturel, soit désespoir ou autre motif, je propose d'aller chercher quelque terre dans cette partie. Cet avis fut généralement approuvé. Dans pareille circonstance, le penchant naturel qu'ont les hommes pour la conservation de leur espèce, fait taire toute autre considération. Je voulais faire route sur le champ, mais on me fit apercevoir que c'était aller à une mort certaine, n'ayant aucune sorte de provisions dans le canot, et il fut arrêté d'aller encore à bord du navire prendre ce qu'on pourrait de vivres, et de là faire route. Nous abordons dans les pourparlers, on embarque dans le bateau bien des choses, soit biscuit, vin en bouteilles et autres petites provisions à portée, et une petite voile d'étai pour le canot. Ayant embarqué beaucoup plus de vivres et boissons que je ne comptais porter, je fis encore route pour l'îlot, mettre à terre ce que nous avons de trop. Quelques-uns de l'équipage qui s'étaient embarqués restèrent sur l'îlot. Après avoir mis à terre ce que nous avons de trop en vivres, je fis pousser au large.

Nous étions onze en tout, de ce nombre étaient trois officiers et moi. J'avais gardé pour toute provision demi-sac de biscuit, douze bouteilles de vin, et quatre pots d'eau dans un baril. Avec ce faible secours nous faisons route à la garde de Dieu. Il était pour lors 8 heures et demie du matin, les vents Sud-Est, petit frais, nous faisons route pour le Nord, en côtoyant la partie de l'Est, en dedans des brisants. La mer baissait alors, et dans peu de temps nous nous trouvâmes entourés de bancs de corail et de sable dont partie hors de l'eau, et pas plus d'un pied d'eau sur d'autres. Nous ne nous tirâmes de cet embarras que par un travail continuel pendant cinq heures de temps où nous étions souvent obligés pour franchir les bancs, de porter le canot sur nos bras. Pour cet effet, nous amarrions en travers un fort aviron devant, et un autre derrière. Nous nous trouvâmes enfin vers les 2 heures après midi sur un fond un peu plus uni, la mer montait d'ailleurs, nous favorisant encore. Vers les 3 heures nous étions

dans un grand fond de 15 à 20 brasses, les brisants toujours notre tribord, à environ un tiers de lieue, et nous dirigions notre route selon leur gisement qui prenait alors du Nord vers l'Ouest. Enfin vers les 4 heures du soir, nous découvrons quelque chose devant nous. Incertain si ce n'était pas quelque roche hors de l'eau, comme quantités que nous avons déjà vues dans les récifs, nous n'osions nous flatter de rien. Mais peu de temps après nous fûmes assurés que c'était véritablement une île. Il ventait alors bon frais du Sud-est avec grains. Nous faisons bon chemin à la voile, droit dessus la terre, le cap au N-NO et N 1/4NO. Nous étions néanmoins fort embarrassés par la rencontre continuelle de pâtés de corail qu'il fallait éviter à tout instant, en danger de briser notre bateau dessus. Enfin à 7 heures du soir nous abordons cette île, mourant de soif et de fatigue, et échouons notre bateau sur le sable au premier endroit, bénissant Dieu de nous avoir donné un asile d'où nous pourrions nous sauver tous.

Jedi 7 – Le lendemain j'envoyai la plus grande partie du monde reconnaître le pays. Ils ne revinrent que l'après-midi avec une quantité d'oiseaux de mer et une tortue. Ils ne trouvèrent point d'eau, que dans le creux des arbres et sur les palmes des cocotiers, ce qui nous détermina à creuser un puits dès le lendemain au matin. On trouva l'eau à 9 pieds de profondeur, mais aussi salée que l'eau de mer. J'en fis commencer un autre sans plus tarder, beaucoup plus éloigné du bord de mer.

Samedi 9 - Ce ne fut que le lendemain qu'il fut à profondeur. Heureusement l'eau se trouva potable quoique saumâtre. Partie de nous avait bâti une case couverte avec des palmes de cocotier dans le temps que les autres avaient creusé les puits. Après que j'eus fait transporter le peu de bagages dans cette case, j'y fus, comme tout le monde s'y trouvait assemblé, pour leur proposer d'aller prendre ceux que nous avons laissés sur l'îlot. Comme je leur demandai en arrivant de quoi il était question, les voyant assis en rond, ils me répondirent qu'ils étaient à parler du voyage sur l'îlot pour amener le monde, à quoi je répondis, transporté de joie, que venant dans l'intention de le leur proposer, je remerciais Dieu de les avoir trouvés en si bonnes intentions. Tous s'offrirent pour y aller, mais nous arrêtâmes que c'était assez de cinq hommes, du nombre desquels serait un officier. Le Sr Pichard se chargea volontiers de la mission, et il ne fut plus question que d'aller chercher des vivres, c'est-à-dire des cocos pour partir à la pleine mer qui ne devait être qu'à 10 heures du soir. Ce temps arrivé, nous ne pûmes pas à cause des mortes eaux, et après une heure de travail, faire franchir un grand banc de sable au canot qui se trouvait chargé de cocos pour qu'il pût faire route. La mer baissant nous fûmes forcés de le laisser où il était et d'attendre l'autre marée. Nous reprîmes à la pleine mer suivante, et le canot partit à 10 heures du matin. (Dimanche 10).

Ils furent 6 jours à leur voyage. Je commençais à être fort en peine à leur sujet quand ils parurent au sixième jour, à 10 heures du matin, au nombre de trois voiles, le canot, la pirogue et un radeau.

Samedi 16 – Ils arrivèrent à trois heures après-midi, au grand contentement de tous. Tout le monde se trouva rendu en bonne santé. Un matelot seul fut noyé, on n'a pas pu me dire au juste comment, sinon que cet homme voulait aborder à l'île en marchant sur les hauts-fonds dans le temps de la basse mer. Il aura été dévoré par quelque requin.

Dimanche 17 – J'assemblai le lendemain tout le monde pour leur faire savoir l'intention où j'étais d'allonger et hausser le canot pour le mettre en état de nous porter tous dans quelque endroit habité ; pour cet effet je les excitai à se prêter chacun, selon sa capacité, à l'avancement de cet ouvrage ; je les assurai de la réussite, pourvu toute fois qu'un chacun fut exact à remplir son devoir. Après quelques arrangements pris pour le maintien du bon ordre, je congédiai tout le monde. J'envoyai tout de suite couper du bois tort pour les couples, en désignant l'espèce de bois qu'il fallait, et je me mis à travailler de mon côté avec les sieurs de Verrière, Pichard et quelques autres.

Dimanche 24 – Le dimanche suivant, la plus grande partie du bois prête, le chantier du canot fini, comme je regrettais ce que j'avais dit souvent, que si nous avions des clous l'ouvrage serait bientôt fini, qu'au contraire nous aurions de la peine à l'amener à la perfection sans cela, le sieur de Verrière, premier lieutenant, s'offrit d'aller avec trois hommes dans la petite pirogue en chercher à bord du navire. J'acceptai la proposition avec grand plaisir, quoi qu'en représentant à cet officier le danger où il se mettait d'entreprendre un voyage long dans un aussi frêle bâtiment. Il me dit à cela qu'il se chargeait de la réussite moyennant que je lui donne trois hommes et quelques provisions. Le sieur Pousset, officier, se présenta pour être du nombre qui fut complété par deux matelots des plus lestes et de bonne volonté. Ainsi partit la pirogue une heure après (à midi). Je travaillai ensuite à couper le canot par son milieu, aidé par le Sr Pichard, pour le mettre en chantier. Cet ouvrage ne fut fini que le

mardi au soir, nous avons été obligés de nous servir pour cette opération d'un petit ciseau fait d'un morceau de lame d'épée, ce qui rendait le travail très long.

Vendredi 29 - Cependant le Sr de Verrière arriva heureusement de son expédition, cinq jours après son départ, avec une honnête quantité de clous ; de plus un marteau, un ciseau, et bien d'autres petites choses d'une grande utilité dans la circonstance où nous nous trouvions. Je remerciai ces officiers au nom et en présence de tous, pour le grand service qu'ils venaient de rendre à la cause générale.

Octobre - Avec ces secours, nous nous mîmes à l'ouvrage avec plus de cœur. Une fois les couples en place, les allonges élevées d'un [?] à l'autre, et le bateau bien lié par des verges et une forte carlingue, je pris jour un dimanche pour le nommer avec quelques cérémonies.

Dimanche 14 - Nous y dûmes la prière, rangés tout au tour, et je le nommai après *le Bon Secours*. Je fis une petite exhortation après, et le reste du jour fut pour une petite fête.

Malgré les difficultés sans nombre qu'il fallut surmonter par le défaut d'outil, je parvins, aidé particulièrement par le Sr Pichard, à finir la charpente du bateau. Vers le 26 du mois d'octobre, environ un mois depuis que nous avons commencé à le couper par son milieu, le bateau avait alors 30 pieds de long de tête en tête, près de 7 pieds de large et quatre de creux. Je m'étais précautionné pour avoir de la fleur de chaux par une fournée que j'en avais fait faire quelque temps auparavant avec du corail, et, moyennant l'huile de tortue, je fis un mastic qui nous tint lieu de brai pour le brayer. Quand il fut calfaté, ce qui fut fait en trois jours, l'entière perfection du tout nous tint jusqu'au 4 de novembre.

Novembre - La providence divine qui soutenait nos opérations, nous amena presque en même temps le changement de mousson. Les vents commençaient de souffler petit frais du Nord-Est depuis le commencement du mois. Nous mîmes notre bateau à la mer le 6 ; nous travaillâmes cette journée et le lendemain à ramasser et embarquer les provisions nécessaires.

Mercredi 8 - Enfin le 8 du mois, à 8 heures du matin, après un bon repas tel que le pays le comportait, nous embarquâmes au nombre de trente-cinq personnes, et mettons à la voile, ayant pour provision deux barriques d'eau, deux sacs de viande de tortue boucanée, environ 40 livres de biscuit et 40 pots d'eau de vie, trois à quatre cents cocos, munis de plus des autres ustensiles nécessaires que nous avons pu nous procurer.

Le vent était Nord-Est petit frais, le courant qui dans la saison des vents de Sud portait Nord vers l'Ouest, nous était pour lors favorable et portait Sud. Je fis côtoyer les hauts fonds à la vue pour reconnaître les îlots de sable et le bord des récifs. Effectivement à trois heures après midi nous fîmes par son travers, et je vis le bout des brisants à une lieue plus Sud. Nous fîmes route de là au SO $\frac{1}{4}$ Sud, et le lendemain au matin au Sud SO.

Samedi 11 - Le samedi suivant, les vents que nous avons eus du Nord-Est à l'Est vinrent Sud-Est et Sud Sud-Est. Heureusement pour nous que nous avons pour lors doublé le Cap d'Ambre dans la partie de l'Est, et continuant notre bordée, le cap au Sud-Ouest, nous découvrions la terre à 8 heures du matin. Nous chantâmes le *Te Deum* en action de grâce, et poussant cette même bordée nous primes terre à une petite anse, à environ 10 lieues dans le Sud du Cap d'Ambre, à cinq heures du soir.

Le lendemain, après avoir tiré bien des coups de fusil, ne voyant paraître personne, une partie du monde fut dans le Nord, et l'autre troupe dans le Sud, pour découvrir quelque village d'où nous puissions tirer des vivres. Ceux qui avaient été dans le Sud arrivèrent vers le midi, amenant avec eux deux Noirs qu'ils avaient rencontrés sur le bord de la mer. J'appris de ces gens-là que le plus proche village était à une journée de chemin, qu'ils étaient venus eux de la côte de l'Ouest pour pêcher la tortue qu'on nomme *Carré*. Nous les régâlâmes de quelques morceaux de toile, et les engageait à revenir le lendemain nous apporter du poisson. Ceux qui avaient été dans le Nord ne revinrent que le soir, sans avoir rien vu. Quatre autres Noirs de la même bande vinrent le lendemain avec du poisson que je traitai, et nous les engageâmes à conduire quelqu'un de nous jusqu'au prochain village. Je leur montrai une piastra, comme ils étaient quatre, ils en exigèrent une chacun, et le Sr Pichard qui connaissait Madagascar depuis longtemps, fut avec eux, portant de l'argent pour traiter des vivres.

Mercredi 15 - Il fut de retour le surlendemain à 10 heures du matin. Tout le monde qui l'attendait avec impatience, fut au-devant de lui, sachant qu'il devait arriver ce jour-là. Je le vis donc paraître suivi de la plus grande partie de l'équipage et de quelques Noirs qui portaient un peu de patates et deux poules. Cet officier me dit en m'abordant qu'il avait été au village, qu'il y avait été bien reçu par

les habitants, mais qu'il ne fallait pas compter d'avoir des vivres, parce qu'il n'y en avait point. Aussitôt s'élève un cri général pour abandonner le bateau ; chacun demande à partager le peu de vivres qui restaient, criant comme des forcenés qu'ils ne voulaient pas mourir de faim étant arrivés sur une terre habitée. Surpris d'une pareille incartade, je regarde le Sr Pichard, en lui demandant ce que signifiait tout ce train. Il ne me répondit qu'en m'incitant lui-même à abandonner le bateau, donnant pour raison que comme il n'était pas possible d'avoir des vivres, il valait mieux tout de suite abandonner, avant que le peu que nous avions fut consommé. Je répondis à cela que la chose demandait qu'on y réfléchit auparavant, que nous n'étions pas à la dernière extrémité pour faire une pareille démarche sans avoir prévu et tâché d'éviter les accidents qui pourraient nous arriver dans un pays que nous ne connaissions pas, que la chose étant décidée nous nous arrangerions dans la journée, et que nous serions toujours à temps le lendemain à prendre le parti qui conviendrait. Je n'avais pas fini mes représentations que tout le monde [?] recommence des plus belles, criant qu'ils ne voulaient pas mourir de faim, qu'il fallait fondre la cloche (C'est le terme dont ils se servaient) et partir tout de suite. Me voyant pressé si vivement, et pour ainsi dire seul contre tous, je fus forcé de céder et je commençai dès l'instant à partager le peu de vivres qui étaient dans le bateau. La mer montant, on le hala à l'embouchure d'une petite rivière salée qui était au fond de l'anse, et là je finis de leur partager le tout. J'avais environ 140 piastres qu'on avait sauvées, appartenant au navire. Je les distribuai à tout le monde, excepté à quatre ou cinq qui avaient de l'argent à eux appartenant, et cela pour qu'un chacun eut quelque chose pour avoir de quoi vivre dans la longue route qu'il y aurait à faire pour arriver dans un pays fréquenté des Français, et tout fut rompu.

Mon intention était de mettre le bateau dans un lieu plus commode où il y aurait eu de l'eau douce, heureusement cet endroit n'était pas éloigné, et à attendre les vents de Nord qui dans la saison où nous étions ne devaient pas tarder longtemps, pour tâcher de gagner le cap de l'Est dont nous n'étions par mer qu'à 55 lieues. J'ai vu dans la suite que la chose aurait réussi puisque nous n'étions pas à 6 lieues par mer d'un pays fort peuplé, abondant, et capable de contenir des armées navales en sûreté.

Nous fûmes tous coucher à une lieue plus Sud, dans une anse où il y avait de l'eau douce, et le lendemain, vers les 11 heures, chacun prit son parti par bandes, et commencèrent à prendre leur chemin dans les tracas, la plupart sans savoir où ils allaient, parce que les Noirs pêcheurs ne voulurent plus servir de guide, et le Sr Pichard qui était le seul qui eut pu en servir, partait dans une pirogue qu'il avait achetée au village où il avait été pour avoir des vivres. Je restai le dernier avec cinq personnes, une petite pirogue que j'avais achetée sur le lieu des Noirs pêcheurs, se trouva trop petite pour nous porter tous, et d'ailleurs fendue, de sorte que nous ne fûmes pas plutôt deux minutes dedans, que nous submergeâmes, ce qui nous obligea d'abandonner cette pirogue et à prendre le chemin de la terre, comme avait fait la plus grande partie. La chose m'était d'autant plus sensible que je me trouvais chargé du Sr Estoupan, mon parent, et d'un petit mousse qui étaient presque hors d'état de marcher. Je partis néanmoins à trois heures après midi, encourageant les jeunes gens à faire un effort pour nous tirer de ces déserts. Je dirigeai ma route vers une montagne remarquable, au pied de laquelle j'avais oui-dire au Sr Pichard, qu'il fallait passer une rivière pour entrer dans le pays habité, et qu'on n'était pas éloigné alors des premiers villages. Cette montagne était à 6 lieues du bord de la mer.

Jeudi 16 - Je n'arrivai au pied de cette montagne que le lendemain à 10 heures du matin où je trouvai la rivière en question qui nous fut d'un grand secours n'ayant pas trouvé de l'eau à boire depuis notre départ du bord de la mer. Ma bonne étoile nous fit passer directement la rivière à l'endroit où nous trouvâmes de l'autre bord, sept huit Noirs chargés de vivres de toute espèce qu'ils nous portaient au bateau, croyant que nous y étions encore. J'en traitai un peu pour faire un petit repas, la plupart de nous dont j'étais du nombre, n'avions mangé depuis trente-six heures, le peu de biscuit qui était échu en partage à ma petite troupe avait été mouillé et perdu dans la pirogue. J'avais été joint dans la matinée par huit matelots ce qui faisait le nombre de quatorze que nous étions alors. Deux de ces Noirs nous servirent de guide, et nous arrivâmes à une heure après midi aux premiers villages où nous fûmes bien reçus.

Vendredi 17 – Avant partir le lendemain, j'écrivis un billet à ceux que je savais encore errants dans les bois. Je payai un Noir que j'envoyai vers eux, pour leur servir de guide s'ils avaient le bonheur de le rencontrer. J'ai su depuis que ces gens-là ne rencontrèrent personne, et n'arrivèrent au village où j'étais que trois jours après. Je partis avec un guide, et j'arrivai à un grand village au bord de la mer, nommé Amboul à une heure après midi. Par la route que j'avais faite depuis mon départ, je fis le tour

d'un grand bras de mer dont j'ai parlé dans mes observations, et dont je donne une espèce de plan à la suite de cette relation. Je fus étonné de voir rentrer le Sr Pichard avec sa pirogue. Il me dit qu'il relâchait à cause qu'ils avaient manqué périr en traversant des brisants pour se mettre à l'abri de la grosse mer.

Nous fûmes obligés de séjourner deux jours à ce village à cause que le chef du pays voulut avant nous laisser partir contracter alliance avec les Français. Ce que je fis avec le Sr Pichard, selon l'usage de ces peuples, et lui en donnai un certificat qu'il me demanda. Je lui fis après quelques présents en choses de peu de valeur, et il nous fournit 7 petites pirogues qui nous débarquèrent en trois jours à neuf lieues d'Amboul, dans un autre bras de mer. Nous primes ce parti-là sur ce que les gens du pays nous dirent que le chemin par terre était presque impraticable et désert, avec une grande chaîne de montagne à traverser. Nous avons dû depuis marcher dans l'intérieur des terres et sur le bord de la mer, et avons arrivé au Cap de l'Est au nombre de vingt-deux personnes, le 8 de décembre, 23 jours après notre départ du bateau.

Jeudi 8 décembre – Comme c'était un pays fréquenté par les Français, je me déterminai à séjourner, tant pour prendre quelque repos que pour attendre les treize hommes qui restaient encore de l'arrière. On disait aussi que l'air y était moins malsain qu'à Foulpointe.

Pour cet effet je proposai au chef de me fournir du riz sur mon billet pour donner la ration au monde que j'avais, ce qu'il m'accorda aisément.

Le 9 décembre 1769 - Le lendemain passe un Noir qui disait être parti de Foulpointe depuis 10 jours, et y avoir laissé deux navires français. L'espérance de profiter de cette occasion pour éviter de passer la mauvaise saison dans le pays nous engagea à demander au chef ce qu'il prendrait pour nous passer en pirogue à Foulpointe. Cet homme voulant profiter de la circonstance, demanda 20 fusils et un baril de poudre pour chaque pirogue qui porterait six Blancs. Je trouvai le pris exorbitant et résolu d'attendre, et le reste de l'équipage qui restait en arrière, et des nouvelles de Foulpointe, ignorant qu'il fut resté quelques Blancs à la palissade du Roi, d'y trouver quelque navire comme nous avait annoncé ce Noir dont j'ai parlé. Comme j'étais à chercher un homme pour envoyer à Foulpointe, le Sr Pichard me dit qu'il avait frété pour quatre fusils une petite pirogue, et qu'il allait partir pour Foulpointe. Je le chargeai donc de m'écrire dès son arrivée ce à quoi nous pouvions compter et ce que j'avais à faire pour le mieux.

2 janvier 1770 – Je reçus effectivement dès les premiers jours de janvier, je reçus une lettre du Sr Pichard par laquelle il me marquait qu'il avait trouvé à Foulpointe le Sr Le Borgne, chef de la palissade du Roi, qu'il avait ordre de lui de m'écrire de me rendre au plus tôt avec l'équipage (Ceux qui avaient resté en arrière étaient arrivés depuis le 19 décembre), qu'il paierait les frais faits au Cap de l'Est pour leur subsistance, et il fournirait tous les secours qui dépendraient de lui. Sur cette lettre, je fus tout de suite au chef lui demander une ou deux grandes pirogues et du riz pour nous transporter à Foulpointe, qu'il me donnât un homme pour recevoir le paiement du tout à notre arrivée. Cet homme, surpris de ma demande et n'ayant pas dessein de nous laisser partir, tâcha d'éluder la question par des raisons qu'il croyait me faire goûter. Voyant que je persistais, il me dit tout net qu'il ne me laisserait pas partir que le supercargue ne fut arrivé à Foulpointe, qu'il ne se fiait pas au Blanc qui restait à la palissade, et bien d'autres mauvaises raisons. Nous restâmes de même quatre jours en pourparlers, pendant lequel temps ils tinrent beaucoup d'assemblées dont j'ignore les décisions.

8 janvier – J'obtins à la fin, de faire partir tout le monde, en restant moi pour caution, et je restai avec les malades et le Sr Estoupan, faisant le nombre de six personnes. Le Sr de Verrière ne partit que quelques jours après, avec 5 hommes dans une pirogue à lui. Il m'en coûta cependant un paiement de 8 piastres pour voir une fin à tout le train, ayant de plus à forcer le monde à partir, la plus grande partie ne s'y déterminant que par la menace de leur retrancher les vivres s'ils s'obstinaient à rester.

Premier février – Je reçus dans le commencement de février, par le retour d'une des pirogues, une lettre du Sr Le Borgne que je puis (encore montrer), qui me marque que les chefs du Cap de l'Est avaient arrêté dans leur assemblée dont j'ai parlé plus haut, de ne pas me laisser partir sans [?] qu'ils n'eussent auparavant reçu de moi ou de la palissade du Roi, une quantité considérable d'effets de traite. (J'ai su alors au Cap de l'Est que c'était 100 fusils, six barils de poudre, et de la toile à

proportion) qu'il avait fait avouer la chose à un des mêmes chefs du Cap de l'Est qui se trouvait alors à Foulpointe dans une assemblée qu'il avait fait tenir à ce sujet des principaux du lieu, que pour parer à la chose, il avait fait arrêter ce chef et deux de ses enfants jusqu'à mon arrivée. Il m'incite ensuite de me tirer le plus tôt possible des mains de ces gens-là.

Dimanche 4 février - Par ce moyen je fus pressé de partir par ceux mêmes qui m'avaient arrêté jusqu'alors, ce que je fis le quatre février, au nombre de quatre personnes dont deux malades, deux autres étaient morts depuis vingt jours.

Samedi 17 février 1770 - j'arrivai à Foulpointe le 17 du même mois.

== ==

Je certifie la présente relation conforme à la plus exacte vérité, sauf le défaut de mémoire qui peut m'avoir induit à quelques petites erreurs et omissions.

A l'Isle de France. Le 30 août 1770

[*Signature illisible*²]

* * *

² Signature où il n'est pas possible de reconnaître le nom de l'auteur de ce récit, le capitaine de *l'Heureuse*, M. Campis dont le nom nous est connu par d'autres documents.